

Jusqu'au déclin Survie funestre

Jules Couturier

Number 322, April 2020

Jusqu'au déclin

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93575ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Couturier, J. (2020). Jusqu'au déclin : survie funestre. *Séquences : la revue de cinéma*, (322), 4–5.

JUSQU'AU DÉCLIN

SURVIE FUNESTE

JULES COUTURIER

Dénoncer la violence à partir de l'intérieur. C'est ce que fait Patrice Laliberté avec cette première production québécoise de la toute puissante chaîne de diffusion en continu Netflix. Le jeune cinéaste québécois aurait-il infiltré ce système de diffusion international à l'ampleur titanique en se conformant complètement à ses codes pour critiquer la violence de notre société et notre rapport à cette violence? *Jusqu'au déclin*, premier opus québécois signé Netflix donc, est un film de genre, rare au Québec, mais ultra populaire auprès du public de ladite plateforme. Film d'action conçu pour se consommer facilement, il est court, rythmé, trépidant.

Imaginez un thriller nordique. Anticipant une catastrophe, qu'elle soit environnementale ou sociale, un groupe d'individus se retrouvent sur les terres éloignées d'une espèce de gourou du survivalisme, nommé Alain, dont ils admirent déjà les pratiques. Ils le connaissent grâce aux vidéos de survie qu'il partage sur la toile. Inscrits à son stage

de formation, ils ne savent pas où ils sont, leurs yeux ayant été bandés pour se rendre sur place. Mais ils se sentent visiblement privilégiés d'y être, en présence de leur maître à penser commun. Si l'expérience leur apparaît d'abord enrichissante, elle tournera bientôt au cauchemar alors que la catastrophe qu'ils imaginaient tous venir de l'extérieur implose à l'intérieur même de leur groupe, et de manière extrêmement violente.

On sent d'emblée une volonté de démonstration dans la démarche de Laliberté. Ce fanatisme défensif, cette obsession pour la survie, ce goût des armes, d'une absurdité sans nom, ont hélas des accents de vérité. Cette préoccupation hautement individualiste de survie, de protection des siens, de sa famille, face à une menace étrangère est au cœur de la pensée xénophobe de certains de nos voisins républicains du Sud. Elle trouve malheureusement aussi des échos dans celle de nombreux Québécois.

1. Parés à toute éventualité

2. Les comédiens Guillaume Laurin et Marie-Evelyne Lessard



Mais la peur n'a jamais été bonne conseillère. Le film le montre sans détour. Elle pousse à des actions disproportionnées qui peuvent mener à des conséquences calamiteuses. Finalement, ces actions menacent encore plus gravement l'humanité que les motifs de la peur initiale. Quand elle fait tout explorer, comme c'est littéralement le cas au milieu du film, Laliberté pousse l'action et la violence à l'extrême. Explosions, fusillades, combats au corps-à-corps, rien ne nous est épargné. Il fait ressortir toute l'absurdité de cette escalade. Ces êtres humains paranoïaques qui tiennent absolument à se protéger contre une éventuelle menace finissent par tous s'entretuer.

Le parallèle avec une réalité trop bien connue est apparent. Seules les personnes du genre de celles représentées dans le film ne le verront pas. La catastrophe vient bien plus souvent de l'intérieur. Alors que certains se méfient des «étrangers», les statistiques démontrent qu'aux États-Unis, par exemple, les tueries perpétrées par des Étatsuniens de race blanche font beaucoup plus de victimes que les attaques terroristes d'origine étrangère. Une femme dans ce pays a beaucoup plus à craindre d'un mari violent que des «tamouls», terme utilisé par Alain, révélant ses préjugés et l'ampleur de son ignorance.

Mais inutile d'en dire plus sur la démonstration que nous livre le cinéaste puisqu'elle apparaît dans le film de manière assez évidente, voire facile. De toute façon, le spectateur de Netflix qui ne voudrait pas voir le second degré pourra tout de même apprécier l'œuvre puisque le thriller de Laliberté est redoutablement efficace. Le réalisateur maîtrise les codes du genre. Il sait installer l'ambiance et la tension, grâce notamment à un bon sens du rythme et à une utilisation judicieuse de la musique. Il arrive même à contrevvenir à certains de ces codes, choquant ainsi le spectateur, le surprenant de manière brutale pour le mener encore plus loin dans l'horreur par sa façon sans pitié de mettre à mort ses personnages. Et Réal Bossé, habitué aux personnages tordus et charismatiques, glace le sang dans le rôle de l'antagoniste prêt à tout pour protéger son repaire.

Dans les films du même genre provenant des États-Unis, les armes et les prouesses de ceux qui les manipulent sont glorifiées. Seuls les héros les plus brillants survivent. Ici, cette abondance d'armes ainsi que la connaissance que les personnages en ont paraissent plutôt saugrenues. On ressent un malaise dès l'ouverture, qui persiste tout au long. Un malaise que l'on n'aurait pas nécessairement ressenti dans un film étatsunien diffusé sur Netflix présentant les mêmes images, banalisées dans cet autre paysage cinématographique.

Tout en étant conçu pour leur plaisir, ce film de genre porte une critique de ses spectateurs. Alors



que le générique de fin commence à défiler, on se demande à quoi tout cela a servi. L'on a fait ressortir l'insanité de notre rapport à la violence présentée à l'écran, cette violence qui excite le spectateur mais ne le mène nulle part. Tout comme la volonté de survie des personnages les a menés à la mort. Laliberté se sert de notre goût morbide pour la violence pour nous interpeler moralement. «De la violence, du sang, des fusils, en voulais-tu? En v'là!», semble dire le cinéaste. «Mais maintenant que c'est fini, comment te sens-tu?» À cet égard, la fin du film est assez confrontante.

La plateforme Netflix, quoiqu'elle offre parfois de grands crus, fait du cinéma un produit de consommation comme un autre. L'association de *Jusqu'au déclin* avec Netflix renforce l'idée troublante que le spectateur cherche à consommer de la violence pour se divertir.

Le choix de la chanson finale, une reprise de *Mourir pour des idées*, de Georges Brassens, est un malicieux clin d'œil. La chanson traite sur un ton léger de l'ineptie du fanatisme. «En rendant l'âme à Dieu, c'est bien de constater/Qu'on a fait fausse route, qu'on s'est trompé d'idée/Mourons pour des idées, d'accord, mais de mort lente/D'accord, mais de mort lente.» Elle rappelle la mort des personnages du film ayant fait fausse route mais aussi, de manière plus cynique, la mort lente de ce qui fut notre manière de consommer le cinéma et celle, même, de notre civilisation en déclin. ▲

« Dans les films du même genre provenant des États-Unis, les armes et les prouesses de ceux qui les manipulent sont glorifiées. Seuls les héros les plus brillants survivent. Ici, cette abondance d'armes ainsi que la connaissance que les personnages en ont paraissent plutôt saugrenues. »